

Historiquement, le vêtement a joué un rôle primordial dans la différenciation des sexes (Delaporte 1984 ; Pagès-Delon 1989). La distinction sexuée est perceptible, tant par la forme des vêtements (corsets, crinolines, et plus récemment talons hauts et *strings*), que les matières ou les couleurs (austères pour les hommes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, vives ou pastel pour les femmes). Le vêtement participe ainsi à la fabrication du marquage sexué des corps et contribue à la division sexuelle du travail, inégalitaire entre les sexes (Guillaumin 1992). Les enfants eux-mêmes sont invités à marquer cette différence de plus en plus tôt. Ainsi, depuis une dizaine d'années, les petites filles se voient proposer, bien

avant leur entrée dans l'adolescence, des recettes pour plaire et mettre en valeur leur apparence <sup>1</sup>.

Ces éléments invitent à s'interroger sur la place du vêtement dans la socialisation différentielle des sexes au moment de la transition entre l'enfance et l'adolescence. La question se pose avec d'autant plus d'acuité que cette période est caractérisée par des transformations importantes. Les enfants, qui s'autonomisent progressivement (Singly 2006), commencent à adhérer aux codes culturels et vestimentaires de leurs pairs (Mardon 2010a), tout en restant soumis au contrôle de leurs parents. Ils vivent également les transformations/pubertaires <sup>2</sup> qui les conduisent à modifier le regard qu'ils portent sur eux-mêmes et leur statut (Mardon 2009).

Les recherches qui se sont intéressées à la construction du genre durant cette période du cycle de la vie ont toutes insisté sur l'importance et la force des prescriptions et des clivages de genre à ce moment. Certains travaux ont, ainsi, dénoncé la dimension mystificatrice du discours des magazines proposé aux 'préadolescentes' sur l'apparence. Sous couvert de libération sexuelle et d'épanouissement de soi, il leur offre un modèle très traditionnel de la féminité, les préparant à leur place asymétrique dans les rapports sociaux de sexe (Bouchard P., Bouchard N. 2005), ce qui est également le cas des magazines pour les adolescentes (Moulin 2005). De leur côté, les travaux en sociologie de la culture ont souligné que l'univers culturel des 6-14 ans était structuré par de forts clivages de sexe (Octobre 2004). Certaines recherches avancent même l'idée d'un renforcement

<sup>1</sup> Corinne Destal (2005). *Analyse des stéréotypes féminins dans la presse pour fillettes et pour adolescentes* :

[www.womenandmedia-europe.org/francia/Corinne-Destal/sommario.doc](http://www.womenandmedia-europe.org/francia/Corinne-Destal/sommario.doc)

L'univers des stars permet notamment, aux petites filles rurales d'origine populaire, de découvrir de façon collective les règles de présentation de soi au féminin (Monnot 2009), même si toutes les filles n'intériorisent pas les dispositions sexuées à l'embellissement du corps avec bonheur (Court 2007).

<sup>2</sup> La puberté se traduit par l'augmentation de la masse générale du corps, un accroissement de la taille, et l'apparition de la pilosité pubienne et axillaire. Chez les filles, les seins se développent et les premières règles ou ménarche apparaissent entre 11 et 14 ans. Chez les garçons, les transformations sont plus tardives d'environ deux ans et sont marquées par le développement des organes génitaux, les premières éjaculations ou spermarche et la mue de la voix.

des clivages sexués durant l'adolescence (Pasquier 2005, 2010), en montrant que le dénigrement de la sentimentalité féminine s'est durci dans les sociabilités juvéniles.

En s'intéressant à ces questions, cet article souhaite montrer qu'en entrant au collège, les jeunes apprennent à utiliser le vêtement tantôt pour renforcer le marquage de la différence des sexes, tantôt pour le gommer, voire contester les normes dominantes de la féminité et de la virilité <sup>3</sup>. Mais paradoxalement, le vêtement reste un outil privilégié de transmission, pour les parents, de normes sexuées qui se renforcent, notamment du fait de la puberté.

<sup>3</sup> Ce qui est considéré comme normal et souvent interprété comme 'naturel', pour les hommes et les femmes, est déterminé par les rapports sociaux de sexe, qui sont marqués par la domination masculine (Molinier, Welzer-Lang 2000).

<sup>4</sup> Afin de préserver l'anonymat des interlocuteurs et des interlocutrices, les noms et prénoms ont été modifiés.

### **Afficher 'la juste maturité' et son genre par le biais du vêtement**

Dans les sociabilités juvéniles, la pression à la conformité est forte. Au collège, il y a des musiques qui ne doivent plus être écoutées, des programmes de télévision que l'on déclare ne plus regarder (Pasquier 2005). L'exclusion guette ceux qui ne sont pas capables de faire preuve de la 'juste maturité'. Autrement dit, chacun doit montrer qu'il s'éloigne de l'enfance en respectant un ensemble de conventions à la fois esthétiques et culturelles (Metton 2006).

#### ***Abandonner son vêtement d'enfant et se soumettre aux prescriptions juvéniles de genre***

Pour faire preuve de la juste maturité au collège et, ainsi, s'intégrer parmi ses pairs, que l'on soit une fille ou un garçon, il convient d'abandonner certains codes vestimentaires associés au monde des parents ou à l'école primaire et, de ce fait, jugés infantiles. Porter des pantalons trop colorés, à la coupe droite, à la taille trop haute, en velours côtelé, des robes à fleurs, ou encore utiliser des cartables à roulettes expose au ridicule.

*Faut pas venir avec un pantalon à carreau au collège, sinon on va se faire charrier.* (Marie 12 ans, collège Vinci)

La coiffure a également son importance. Les nattes, les serretêtes peuvent constituer une source de discrédit pour les filles, comme le fait de ne pas se coiffer avant de venir au collège ou d'arborer une coupe au 'bol' pour les garçons. S'inspirer de certaines 'stars' associées au monde de l'enfance pour construire son apparence est également rédhibitoire<sup>6</sup>. Une fois les codes intériorisés, la plus petite faute de goût peut engendrer un sentiment de honte profonde, terme récurrent chez les collégiens et les collégiennes :

*L'autre fois, je suis allée à l'école et je me suis pris la honte parce que j'avais deux nattes comme ça, comme ma petite sœur de 5 ans. Je sais pas ce qui m'avait pris de mettre ça mais je suis allée à l'école avec et ben évidemment les gens ils me regardaient bizarrement hein !* (Mélissa, 12 ans, réseau)

Tout en stigmatisant certains comportements, le groupe en valorise d'autres. Les plus jeunes doivent respecter les hiérarchies qui s'établissent entre les élèves au collège et qui se fondent, notamment, sur l'âge (Dubet, Martuccelli 1996 ; Metton 2006). Si les filles sont tenues de recourir aux outils traditionnels de la féminité tels que le maquillage, celles qui les mobilisent trop tôt sont stigmatisées. Venir au collège en portant des chaussures à talons ou se maquiller fortement dès la classe de 6<sup>e</sup>, c'est en effet prendre le risque d'être considérée comme quelqu'un qui « se la pète », c'est-à-dire qui transgresse les barrières de l'âge séparant les grandes (les 4<sup>e</sup> et les 3<sup>e</sup>) des petites (les 6<sup>e</sup> et les 5<sup>e</sup>).

Le groupe des pairs émet également de fortes prescriptions. On sait que les attitudes contraires à leur sexe sont moins bien acceptées chez les garçons (Mosconi 1999), ce qui explique peut-être que ces derniers se montrent plus sensibles que les filles à l'injonction de recourir à des vêtements de marque. Les expressions au collège Joliot pour désigner ceux qui n'en portent pas, tels que « vieux gars », « blédard », équivalent de « péquenaud », ou encore de « bouffon », insulte genrée, qui renvoie à un manque de virilité (Clair 2008), témoignent du fait que les marques ne

<sup>6</sup> De même, il convient de cesser d'échanger sur la scène sociale du collège des objets ou des images en lien avec de tels personnages médiatiques ou encore de réaliser des chorégraphies sur leurs chansons, comme c'était souvent le cas pour les filles dans la cour de récréation de l'école primaire.

sont pas seulement une manière pour les garçons de montrer discrètement leur attachement à leurs héros masculins en empruntant les marques qu'ils portent mais, aussi, une façon d'affirmer leur virilité. Les filles qui adoptent des codes masculins en portant des joggings et des vêtements larges, et sont souvent désignées, voire se désignent elles-mêmes comme des « *garçons manqués* » ou des « *bonshommes* » sont, elles, plus rarement stigmatisées. La féminité des filles est rarement remise en cause, contrairement à la virilité des garçons, comme si leur hétérosexualité n'était jamais tout à fait assurée alors que l'homosexualité des filles paraît impensable. Au collège, c'est la morale sexuelle des filles qui commence à être surveillée. Porter des vêtements trop décolletés ou laisser apparaître un *string* est perçu comme un geste de provocation à l'égard des garçons, et pas seulement dans des espaces socialement situés comme les cités. Les filles se font les relais de cette norme qui se construit presque exclusivement dans le regard de ces derniers (Clair 2008). Aïcha, 13 ans, élève au collège Joliot, stigmatise ainsi une des jeunes filles de sa classe, qui porte souvent des « *tops* » en plein hiver et dont on peut voir le *string* sous le vêtement.

Si, au moment de leur entrée dans l'adolescence, les jeunes affichent leur identité de fille et de garçon à travers leur apparence, c'est avant tout une certaine idée de la féminité et de la virilité qu'ils expriment. Cette idée se donne à voir dans les styles vestimentaires qu'ils adoptent, lesquels recourent en grande partie leur appartenance sociale. Ainsi, les jeunes issus des classes populaires renforcent par leur style vestimentaire le marquage de la différence des sexes. Les styles vestimentaires adoptés par ceux qui sont issus des classes moyennes et supérieures tendent, au contraire, à atténuer cette différence et peuvent même servir aux jeunes à s'opposer aux modèles traditionnels

de genre, ce qui est plus souvent une attitude féminine. Par conséquent, l'étude des usages du vêtement montre que, si l'entrée dans l'adolescence constitue une période pendant laquelle les prescriptions de genre s'avèrent très puissantes, les jeunes ne se soumettent pas nécessairement aux codes traditionnels de la féminité et de la virilité. À ce moment du cycle de leur vie, ils explorent, questionnent et se positionnent également par rapport aux modèles de genre.

Tout en constituant un moyen pour les jeunes d'explorer et de se placer par rapport aux normes de genre, le vêtement reste un outil privilégié de transmission des normes sexuées pour les parents. L'évolution des normes éducatives, qui pousse désormais les parents à construire un environnement favorable à l'expression du soi de l'enfant, n'a donc pas atténué le poids du genre dans les pratiques éducatives familiales. Il est même possible d'affirmer que les assignations sexuées des parents se renforcent durant cette période. Tout se passe comme s'il devenait d'autant plus nécessaire pour eux que les jeunes respectent ces conventions en matière vestimentaire, qu'ils sont en train d'acquérir des formes corporelles adultes. C'est particulièrement vrai concernant les filles, incitées à faire preuve de modération dans leur apparence, alors qu'elles acquièrent les formes féminines de leurs corps (hanches et poitrine). De plus, dans les classes moyennes et supérieures, l'âge choisi par les filles pour adhérer aux normes dominantes de la féminité est considéré comme trop précoce par les parents, ce qui les pousse à interdire certaines pratiques. Il conviendrait désormais de s'intéresser plus précisément à cette question des temporalités concernant le corps, c'est-à-dire aux « *bons moments* » définis par les parents et les enfants pour faire les choses qui font les hommes et les femmes (Guyard, Mardon 2010), afin de savoir si ces normes d'âge sont à la source d'une inégalité durable entre les sexes.

